

2020

L'espace et la vulnérabilité féminine : une analyse de Rose Amer de Martine Delvaux

Sushma Dusowoth
University of Waterloo

Follow this and additional works at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Dusowoth, Sushma (2020) "L'espace et la vulnérabilité féminine : une analyse de Rose Amer de Martine Delvaux," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 5 : Iss. 1 , Article 2.

Available at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular/vol5/iss1/2>

This article is brought to you freely and openly by Volunteer, Open-access, Library-hosted Journals (VOL Journals), published in partnership with The University of Tennessee (UT) University Libraries. This article has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor. For more information, please visit <https://trace.tennessee.edu/vernacular>.

L'espace et la vulnérabilité féminine : une analyse de *Rose Amer* de Martine Delvaux

La littérature québécoise demeure fortement imprégnée des préoccupations liées à l'aménagement territorial et linguistique de la province. Le discours sur l'espace, largement influencé par les problématiques historiques, politiques et identitaires du Québec, suscite toujours des débats passionnés et passionnants de toute part. Martine Delvaux, écrivaine, professeure et figure incontournable du féminisme contemporain s'éloigne du débat politique et propose une nouvelle manière d'appréhender la thématique spatiale. En effet, dans son roman *Rose Amer* (2009), elle place la femme au centre de la discussion qui s'articule autour de l'espace : est-ce une façon pour elle de démontrer que la femme peine toujours à s'approprier l'espace, et aussitôt qu'elle se retrouve en situation de précarité ou de vulnérabilité elle devient la cible privilégiée de violence ?

Dans cet article, nous proposons une analyse de *Rose Amer* pour exposer la vulnérabilité de la femme dans l'espace, que ce soit dans le milieu rural ou urbain. La trame narrative du roman nous livre un récit divisé en plusieurs parties situées dans différents lieux qui sont tantôt urbains tantôt ruraux. Delvaux nous dépeint la vie d'une petite fille née au Québec, mais dont le parcours migratoire, qui remonte aussi loin qu'aux événements entourant sa naissance, se poursuit jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge adulte. En suivant les multiples déplacements de la narratrice et de sa famille, nous observons les divers espaces composant la communauté sous l'univers référentiel de cette petite fille qui va se métamorphoser en une jeune femme au fur et à mesure que se déroule la narration. Lorsqu'elle passe à travers Montréal, « le village », « la banlieue » et « la ville », elle nous dévoile ses appréhensions, ses angoisses et ses incertitudes liées aux différents endroits où elle grandit, en d'autres mots à l'espace qui l'entoure (14, 19, 95, 127). À travers les expériences et les observations de la narratrice, nous démontrons que malgré

les efforts déployés par la femme pour s'appropriier l'espace, cette démarche ne s'avère pas toujours fructueuse. En effet, la femme est toujours contrainte de devoir affronter la violence et les dangers liés à la sexuation de l'espace et à l'insécurité.

Appréhender l'espace dans sa multiplicité

Le mot « espace », dérivé du latin « spatium », désignerait selon Michel de Certeau « des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable de temps. L'espace qui est un croisement de mobiles demeure en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient » (208). Perçu de la sorte, l'espace se donne à lire comme un milieu perpétuellement investi par des déplacements, provoquant ainsi des changements structurels liés aux agissements qui s'y manifestent. Considéré comme étant concret, à l'instar des murs érigés afin de cloisonner un lieu, ou abstrait comme l'infinité du cosmos, l'espace fait aussi partie de la surface dont tout être humain a besoin autour de lui pour se situer dans son environnement. Or, l'espace qui est aussi une composante du décor dans le roman permet le déroulement de la narration en établissant les paramètres où s'effectuent des descriptions détaillées de lieux ou d'endroits. Souvent relégué au second plan, sa fonction de support se limite au bornage du décor sans pour autant interférer directement avec la narration. Cependant, l'élément spatial acquiert toute son importance quand il confère un sens et une direction au récit en établissant le trajet des personnages qui y évoluent et se l'approprient. L'acte d'appropriation, juxtaposé à d'autres facteurs tels que la sexuation de l'espace, l'exiguïté, la promiscuité ou encore la sécurité, pour ne pas dire l'insécurité, peut se révéler problématique, puisque la capacité de l'être humain de pouvoir s'ancrer dans un lieu, ou d'être contraint de se déplacer sporadiquement en dépend directement. L'appropriation spatiale demeure une entreprise qui peut se couronner de succès, ou se solder par l'échec.

Dans un premier temps, il s'avère important d'identifier les différents espaces qui nous entourent et dont il est question dans cette étude. Une première constatation démontre que nous pouvons scinder l'espace en deux parties distinctes : l'espace rural et l'espace urbain. L'espace rural est d'après Karen Gould fortement lié à la tradition, où « l'idéologie catholique » et le patriarcat sont les deux pôles dominants de la société (275). Par ailleurs, l'espace rural est aussi considéré comme un endroit où tout se sait et les voisins s'épient et s'observent. Dans la même foulée, s'établit le jugement de la communauté qui influe sur la conduite des uns et des autres. Toutefois, en opposition au milieu rural, l'espace urbain accorde plus de liberté, surtout aux femmes, puisqu'il est dénué de nombreuses contraintes en vigueur dans le village. Il serait alors tentant de percevoir le milieu urbain comme un endroit favorisant l'épanouissement de la femme. Mais, cette image idyllique du monde urbain demeure illusoire, puisque Karen Gould soutient que la femme est celle qui se voit souvent confrontée aux « aspects plus négatifs de la vie urbaine, en particulier la pauvreté, la solitude, l'extrême vulnérabilité et le sentiment d'emprisonnement [...] dans la ville » (277). Donc, si en théorie la femme jouit des mêmes droits que l'homme dans l'espace urbanisé, néanmoins, c'est aussi elle qui se retrouve souvent en position de vulnérabilité et demeure la plus exposée aux dangers.

L'espace peut aussi être réparti en deux catégories, notamment l'espace privé et l'espace public. L'espace privé se démarque à travers des paramètres de délimitation qui s'ouvrent ou se ferment par des ouvertures, telles que « des fenêtres et des portes » (Lepage 21). Tout en servant de refuge à l'être humain, l'espace privé est aussi un endroit où ce dernier « n'est entouré que par des êtres et des objets familiers » (Moles et Rohmer 48). En outre, la sphère privée comprend un espace circonscrit où toute personne qui en revendique la propriété s'y réfugie afin de se protéger du monde extérieur, tout en détenant la capacité de pouvoir donner ou restreindre l'accès à

autrui. Par opposition, l'espace public qui « renvoie avant toute chose à des lieux accessibles à tous et communs » comprend toute la zone qui se situe hors de l'univers clos du privé (Bazin 2). Dans son essai « Une chambre à soi », Virginia Woolf démontre qu'auparavant, la sexuation de l'espace interdisait aux femmes l'accès aux espaces publics, par exemple une bibliothèque ou un café, pour la simple raison qu'elles étaient des femmes. En approfondissant la réflexion, elle remarque que la présence féminine dans la littérature de l'époque se limitait à des rôles stéréotypés et reléguait la femme au foyer familial, car l'espace accordé aux personnages féminins était contrôlé par les hommes. Or, le déferlement des différentes vagues féministes dans le monde occidental voit émerger une écriture, qui pour Rosemary Chapman, élabore « un discours féministe de l'espace » tout en adoptant des points de vue géographique, social ou historique (13). Ses analyses du roman québécois démontrent qu'il y existe trois types d'attitudes liées à l'espace. Tout d'abord, le personnage romanesque entretient ce qu'elle qualifie de « dream of possession » (271). La notion du rêve qui est associé à la possession incite l'être humain à s'approprier son espace dans le but de le contrôler. L'acte d'appropriation provoque l'émergence d'un sentiment d'appartenance à un lieu ou un endroit, ce qui favorise le désir de toute personne de s'y ancrer. L'ancrage, lié à la sédentarité, était jadis largement encouragé par l'Église au Québec puisque c'était un moyen d'augmenter la population de la province tout en protégeant les valeurs traditionnelles. Ensuite, Chapman identifie une catégorie d'oppression dans l'espace qu'elle nomme « spatial oppression » (272). Lorsque ce type d'oppression est présent, cela donne lieu à la domination d'une classe par une autre. Ainsi, les personnages féminins en position de vulnérabilité subissent une forme d'assujettissement et se voient imposer une limite quant à l'espace qui leur est accessible. Finalement, « desire for mobility » avait une connotation négative dans le passé, étant associé aux coureurs des bois, véritable image du

nomadisme et de l'aventure (272). Cependant, le désir de mobilité est vu d'un angle plus positif dans le monde contemporain puisque le déplacement dans l'espace est porteur d'espoir d'un avenir meilleur.

Sonder l'espace au féminin : Montréal

La première partie de *Rose Amer* se déroule à Montréal et met en évidence différents personnages féminins à travers lesquels nous pouvons déjà entrevoir la position de la femme dans l'espace, un milieu où l'homme brille par son absence. Dès l'ouverture du roman, nous apprenons que les hommes en général ne tiennent pas une place importante dans la vie des femmes, et mis à part « les grands-pères, les patrons, les voisins, les médecins », ils « n'existaient pas vraiment » et « la vie se passait entre filles » (9). Notre premier aperçu sur la vie de la narratrice nous renseigne sur sa condition d'enfant illégitime et le combat de sa mère. Cette dernière qui vit seule avec son enfant ne peut compter sur aucune présence masculine pour l'épauler et c'est une amie qui prend soin de sa fille de temps à autre. Quant à son père, en apprenant la grossesse de sa petite amie, notamment la mère de la narratrice, il a immédiatement pris la fuite sans laisser de trace devant cette responsabilité qui menace sa liberté. N'ayant pu trouver un ancrage stable à travers le père de son enfant, la jeune femme enceinte n'a d'autre choix que de retourner vivre chez ses parents. Nous pouvons déjà entrevoir une disparité visible entre l'homme et la femme : l'appropriation spatiale se fait différemment dans les deux cas. Pour le père, fuir cet espace est la meilleure option étant donné que ce choix lui permet de continuer de savourer sa liberté. Il n'est guère jugé, rejeté ou stigmatisé parce qu'il est protégé par la structure sociale qui ne lui impose aucune limite. Quant à la jeune femme enceinte, de surcroît célibataire, il n'est guère facile pour elle d'évoluer dans ce milieu puisqu'elle se voit doublement victimisée. En premier lieu, elle est contrainte d'assumer la responsabilité de cette grossesse

puisque'il n'est pas question d'avorter dans un milieu où l'influence résiduelle des valeurs proches de l'Église se fait toujours sentir. Ensuite, elle doit affronter la société toute seule lorsque le père de son enfant choisit de disparaître au lieu de rester à ses côtés.

Les mœurs de l'époque sont en pleine évolution et : « tous les pères ou presque étaient absents, voyageurs de commerce perdus au fond des champs ou dans les rues d'une grande ville, emportés par le brouillard de l'alcool ou les bras d'une maîtresse qui fumait des petits cigares et buvait du whisky après avoir fait l'amour en jarretelles de dentelle noire » (13). Indubitablement, c'est à la femme qu'il incombe de combler le vide laissé par l'homme. La femme peut certes s'octroyer plus d'espace, mais en contrepartie ses responsabilités augmentent puisqu'elle doit se charger des rôles de père et de mère. L'espace qui se féminise devrait en principe être moins hostile aux femmes abandonnées ainsi qu'aux mères célibataires. Mais tel n'est pas toujours le cas et la mère de la narratrice va se retrouver coincée entre ce balbutiement de modernisme et les anciennes valeurs. En considérant sa situation familiale, nous arrivons à comprendre que comme c'est sa mère qui dicte les conduites, elle n'a aucun scrupule à exercer son oppression dans l'espace clos et privé de la demeure familiale lorsqu'elle découvre la grossesse inattendue de sa fille. Cette grossesse remet en cause toutes ses valeurs et éclabousse l'image qu'elle donne « [d'un] bon standing social » (13). Comme elle « était fière, et par fierté, elle était parfaitement capable de méchanceté », la grand-mère ne tient aucunement compte de la fragilité de sa fille (15). Au contraire, elle s'acharne à atteindre son objectif qui est de « sauver l'honneur de la famille, inventer une histoire pour cacher la banalité des graines mal semées » (14). Conformément à l'analyse de Chapman sur la domination d'une classe par une autre, puisque c'est la grand-mère qui règne en véritable maîtresse de maison, elle utilise son pouvoir pour dominer celle qui est plus faible qu'elle, en l'occurrence sa propre fille. Ceri Morgan postule que

« all domestic spaces are unsafe for girls and women. This is due to these spaces being situated within a (local, yet global, or quasi-universal) patriarchal culture and society in which gendered violence is pervasive and thereby invisible » (96). En effet, l'espace privé, balisé par les quatre murs de la maison, et qui selon la définition que lui donne Gaston Bachelard « est vraiment un cosmos » ne représente plus un lieu sécuritaire pour la jeune femme enceinte (24). Elle ne peut échapper l'assujettissement, puisque sa mère se révèle sous l'image de la « patriarchal mother » dont le but est de maintenir l'autorité patriarcale par le truchement de sa fille soumise (Havercroft 210). La soumission féminine qui se perpétue d'une génération à l'autre assure l'enchaînement de la femme aux diktats patriarcaux. Armande Saint- Jean postule dans son ouvrage intitulé *Pour en finir avec le patriarcat* (1983), que les femmes reléguées au rang des « dominées sont conditionnées à rester cloisonnées à l'intérieur du privé, de la famille. Chaque famille constitue une cellule qui est ceinturée d'une clôture » (151). L'idée de clôture n'implique nullement que la femme doit demeurer enfermée à l'intérieur de la maison. Néanmoins, l'image que projette la clôture nous renvoie à celle d'une délimitation frontalière mise en place pour contrôler la femme par l'imposition des limites infranchissables et des règles à suivre. Comme l'affirme Saint-Jean, « chacune apprend très tôt qu'à l'intérieur de la clôture, elle peut avoir accès à des bénéfices non négligeables, à la condition d'apprendre à se plier à certains gestes, à adopter certaines attitudes » (151). Le respect des limites assure la protection de la femme à l'intérieur de la clôture alors que toute transgression la rend vulnérable et l'expose à divers dangers. Ainsi, en se pliant aux règles qui contrôlent non seulement ses mouvements dans l'espace, mais aussi son comportement, la femme acquiert le respect dans la société et jouit des bénéfices que lui confère la soumission. Ces bénéfices peuvent se résumer à se trouver un mari, avoir des enfants et s'occuper d'eux sans rien attendre en retour. En revanche, celles qui

outrepassent les barrières sociales sont perçues comme les déviantes et toute une série de mesures sont prises pour les « faire rentrer dans ‘le droit chemin’ » (Saint-Jean 152). La grossesse hors mariage de la mère de la narratrice est une indication indiscutable que cette dernière s’est aventurée au-delà de la voie tracée. Par conséquent, cette transgression se répercute non seulement sur la future mère, mais sur sa famille aussi. La grand-mère de la narratrice perçoit cette future naissance comme un échec de son devoir d’inculquer les valeurs sociales et morales à sa fille. Elle vit cet événement comme une humiliation personnelle, un vrai désastre proche de l’Apocalypse. En guise de représailles, elle va s’obstiner à persécuter sa fille. Friedrich Hacker souligne que « la violence s’impose toujours comme la solution la plus opportune, tout au moins à court terme, lorsqu’il ne reste plus d’autre issue disponible » (111). Pressentant la vulnérabilité de sa fille enceinte, la mère va avoir recours à la violence psychologique, la seule arme à sa disposition, pour sanctionner l’acte transgressif. Forte de son autorité, elle n’hésite pas à exhiber ouvertement son courroux : elle est « furieuse » et « levait les bras au ciel et demandait ce qu’elle avait fait pour qu’une plaie pareille lui tombe dessus » (13). Emprisonnée dans le lieu clos et exigü de la maison familiale, la jeune femme ne peut que se soumettre à l’autorité maternelle et subir sa fureur. Dès lors, elle perd le contrôle de sa vie et se voit réduite au statut d’objet entre les mains de sa mère, la seule à détenir le pouvoir de disposer de sa personne comme bon lui semble.

Le calvaire de la jeune femme ne se limite pas seulement au domaine privé, mais se poursuit au-delà de la demeure familiale : elle doit faire face à la curiosité des voisins aux aguets de tout ce qui se passe autour d’eux pour juger autrui. Que ce soit à l’intérieur de l’espace privé ou à l’extérieur, la jeune femme ressent la honte et la condamnation associée à son statut de mère célibataire. Confrontée à tant d’hostilité, la jeune femme ne peut qu’obtempérer lorsque sa mère

lui ordonne d'aller vivre sa grossesse à Québec. Même : « trente ans plus tard [la mère] racontait froidement, sans honte ni regret, que pour ne pas tomber en dépression, elle avait banni sa fille de la maison. Elle l'avait envoyée vivre sa grossesse ailleurs, loin de Montréal et du regard des voisins, comme une Cosette jetée au chemin, n'importe quoi pour cacher la réalité » (14).

Esseulée, la jeune fille enceinte se voit contrainte d'abandonner la maison familiale pour se réfugier à Québec et se protéger de toute cette violence. Mais, la jeune femme n'est pas au bout de ses peines : elle doit encore faire face à l'exclusion associée à sa condition lorsque ses amis lui interdisent de les accompagner au cinéma à cause de sa grossesse. Cette marginalisation de la mère célibataire démontre que les mœurs de l'époque, c'est-à-dire à la fin des années soixante, sont relativement similaires dans de nombreux endroits au Québec. Le facteur de l'âge n'a pas d'incidence sur la mentalité en vigueur étant donné que l'ancienne génération et la nouvelle génération ont des réactions de rejet similaires à l'égard de l'enfant, qualifiée de « bâtard » avant même sa naissance (14).

La naissance de l'enfant à l'hôpital se révèle être un nouveau supplice pour la jeune mère. En effet, au lieu d'être un moment de délivrance, l'arrivée de l'enfant est équivalente à un véritable désastre. La jeune mère, toujours soumise à l'autorité maternelle, est forcée d'abandonner son enfant à l'orphelinat « qui ouvrait grand ses portes aux jeunes filles catastrophées » (14). Cette séparation réduit l'enfant illégitime au statut de « paquet » et son avenir dépend soit de l'éventuelle réapparition du père ou à un retour à de meilleurs sentiments de la grand-mère (14). La jeune mère ne possède pas la capacité de décider du sort de son enfant puisqu'elle demeure dans une situation de précarité, ce qui la rend dépendante de ses parents. Cet abandon lui rouvre certes les portes du domicile familial, mais la jeune femme se voit de nouveau confrontée à l'oppression spatiale. Elle doit se plier aux exigences de sa propre mère,

qui même après la naissance de l'enfant, « refusait d'ouvrir les rideaux du salon par peur du qu'en-dira-t-on » (15). Il est impératif pour la famille de protéger l'espace privé des regards provenant de l'espace public, car il existe une frontière bien délimitée entre ces deux mondes. Les secrets familiaux ne doivent pas dépasser l'enceinte de la maison, parce qu'il faut « à tout prix sauver les apparences » (16). Dans sa tentative de « corriger, redresser, 'guérir' » la faute commise par sa fille, la grand-mère « disait non à tout, exigeait une enfant sage » (Foucault 17; Delvaux 15). L'espace où évolue la mère de la narratrice devient oppressif compte tenu des nombreux interdits qui lui sont imposés. Les interdits se muent en « une menace de représailles, qui correspond aux moyens qu'on a de faire respecter [les ordres donnés] par la force physique, psychologique ou autrement » (Saint-Jean 148). Usant de son pouvoir, la grand-mère adopte une attitude despotique à l'encontre de sa fille et lui impose ses décisions. C'est elle qui décide de la durée du séjour de l'enfant à l'orphelinat. Elle s'attend aussi à ce que sa fille projette une image fausse d'elle-même, mais qui est conforme aux normes et aux attentes de la communauté où elle vit, pour que la vie, ou plutôt la sienne puisse reprendre son cours normal. Toutefois, le jour où la mère de la narratrice réalise qu'elle n'a pas à subir les méchancetés et la tyrannie de sa propre mère, elle quitte définitivement la maison parentale et trouve un logement pour elle et son enfant. Ce déplacement dans l'espace symbolise le rejet de « l'enfermement spatial » dont le but est « d'assujettir la femme à l'espace, où elle est soumise à un contrôle et à la surveillance » (Elbaz et Saquer-Sabin 18). Le début de cette nouvelle vie dans un espace où elle est anonyme permet à la mère de la narratrice « [d'] affirmer sa nouvelle identité » en tant que femme et mère indépendante, loin de sa famille et du jugement d'autrui (18). En choisissant ainsi de quitter le foyer familial la mère de la narratrice brise les chaînes coercitives qui l'emprisonnent et va à la conquête de sa liberté.

L'espace du village : lieu maudit

Après quelques années, la narratrice va connaître un nouveau déplacement avec l'arrivée de celui qui épouse sa mère. En anticipant une meilleure vie, la petite famille quitte « le royaume urbain » pour « s'installer là où on disait que l'air était plus frais, la vie meilleure et le bonheur dans les prés » en l'occurrence dans le village imaginaire d'Anjou en Ontario (21). L'espace du village est de prime abord perçu comme un endroit utopique promettant bonheur et sérénité à la petite famille. Or, force est de constater qu'au fur et à mesure que se poursuit la narration, l'image idyllique du village n'est pas au rendez-vous : la laideur est partout et le danger est omniprésent en la présence des « pervers et [des] fous dans les champs le long de l'autoroute. » Contre toute attente, l'espace du village se dévoile comme un milieu où règne l'insécurité (22). Les petites filles ou les femmes disparaissent régulièrement sans qu'on puisse retrouver leurs traces. Il est choquant de voir l'attitude des villageois à l'égard de ces événements. Ces derniers donnent l'impression d'éprouver une sorte d'excitation pour ces disparitions qui apportent un certain bouillonnement dans la vie morne du village. En grandissant au milieu de tous ces dangers qui guettent, la narratrice éprouve un sentiment de frayeur que son cœur d'enfant ne parvient pas à expliquer, surtout quand il s'agit des « petites filles disparues » (26). Elle intériorise le danger qu'elle arrive, ni à identifier ni à nommer. L'angoisse s'empare d'elle et hante son esprit d'images de petites filles imaginaires. Pour se rassurer sur leur sort, elle s'invente ses propres histoires où elle espère ardemment : « qu'un jour l'une de ces filles viendrait cogner à la maison après avoir longtemps couru dans le noir. Elle serait debout derrière la porte de [leur] bungalow en briques rouges et stucco. Elle n'aurait pas de chaussures à ses pieds, elle ne porterait pas de manteaux, elle serait échevelée, son visage couvert de suie » (24-25). Mais malgré sa vulnérabilité et sa fragilité elle aurait la force de surmonter la peur et le

danger qui la guettent pour s'enfuir et venir trouver refuge chez la narratrice. La récurrence de ces scénarios, les uns plus invraisemblables que les autres, survient principalement le soir chez la narratrice. Il est évident qu'à la tombée de la nuit un sentiment de malaise se manifeste dans les alentours du village. Le danger se fait insidieusement sentir sans pour autant se dévoiler ouvertement. Pour se débarrasser de son inquiétude et vaincre sa propre frayeur en présence de ce danger invisible et indicible, elle se réconforte à l'idée qu'une de ces petites filles viendrait se réfugier chez elle et qu'elle « n'aurait plus peur » (25). En transposant ainsi sa propre frayeur sur une tierce personne, c'est la sienne qu'elle tente d'exorciser. Malgré tous ses efforts pour vaincre sa peur, la terreur l'habite en permanence et l'empêche de s'intégrer totalement à son cercle d'amis. Par exemple, lorsqu'elle refuse de se prêter aux jeux dangereux auxquels s'adonnent les autres enfants, comme se glisser sous le wagon, elle est considérée comme étant celle « toujours d'ailleurs », celle qui demeure l'étrangère (32).

Le sentiment de non-appartenance à un lieu peut s'avérer dangereux, surtout quand cela implique les enfants. C'est ainsi que la petite Doris, qui arrive au village depuis peu, va disparaître sans qu'on puisse retrouver sa trace. La venue de Doris dans le village remonte à un an avant sa disparition. Même si nul n'est au courant de ses véritables origines, les spéculations vont bon train sur son identité. La rumeur prétend qu'elle habite avec son oncle et sa tante et « que ses parents étaient morts ou qu'ils l'avaient abandonnée, qu'elle avait grandi dans un cirque ambulancier, dans une caravane à Coney Island avec les freaks, avec des criminels ou des gitans » (85). Dès le départ, Doris se différencie des autres enfants du village puisqu'elle est dépourvue de protection parentale adéquate. L'image de l'oncle et la tante de Doris remet en cause leur capacité de s'occuper d'une enfant. Ainsi : « leurs vêtements étaient sales, ils étaient échevelés [...]. L'oncle et la tante étaient de la même taille. Ils avaient l'air de jumeaux dans leur

immense veste à carreaux, le tissu écartelé autour des boutonnieres à cause de leur gros ventres ronds. Ils marmonnaient, les mains dans les poches, une cigarette au coin de la bouche » (85).

L'apparence de ces deux personnages n'inspire aucune confiance en leur aptitude de s'occuper d'eux-mêmes. Comment pourraient-ils alors prodiguer les soins nécessaires à la petite fille qui se retrouve soudainement à leur charge ? Il est évident que tout en faisant partie de ce village « depuis peu de temps » l'oncle et la tante de Doris vivent en marge de la communauté (85).

Personne ne se soucie d'eux et même la mère de la narratrice lui dit « qu'il ne fallait pas trop s'approcher de cette maison-là parce qu'une sorcière y habitait » (84). Le jugement des autres contribue à créer un halo effrayant autour de la tante de Doris. Même si elle fait partie de la communauté, la tante de Doris n'y est pas la bienvenue, ayant été dès son arrivée marginalisée.

Or, cette marginalisation de la femme va empêcher la tante de Doris de s'approprier l'espace, condamnant subséquemment cette famille aux conditions précaires dans lesquelles elle vit. Le rejet dont la femme est victime éloigne la famille de l'espace communautaire et contribue à l'exposer aux dangers qui guettent dans les alentours. En effet, contrairement aux autres enfants qui bénéficient du soutien familial, Doris, esseulée et fragilisée par sa situation, ne peut compter que sur elle-même. Elle représente ainsi une proie facile pour le danger qui rôde, à l'affût de sa prochaine victime. Selon Saint-Jean, lorsque la petite fille ou la femme s'aventure au-delà des limites qui la protègent, elle devient vulnérable et s'expose à divers dangers puisqu'elle se retrouve sans protection (151). Livrée à elle-même, Doris n'arrive pas à identifier les limites et s'expose involontairement au danger parce « qu'elle est vulnérable et qu'elle passe à sa portée »

(Girard 15). Doris est comparée à « un agneau [...], un petit animal qui demande un câlin »

(Girard 86). La métaphore de l'agneau nous renvoie à l'image du sacrifice. Effectivement, Doris finira par être sacrifiée puisque sa douceur, son innocence et son manque de protection la rendent

plus vulnérable que les autres enfants aux yeux de celui qui se tapit dans les recoins du village, observant et surveillant la prochaine proie vouée à assouvir sa violence. La disparition de la petite fille remet en question l'aspect sécuritaire de l'espace du village. Cependant, après avoir temporairement provoqué un certain émoi dans le village, Doris est vite oubliée parce que les habitants du village pensent que ce n'est pas un danger réel qui les guette, mais plutôt une malédiction. À en croire les villageois, c'est le village, donc l'espace, qui est maudit.

Faute de pouvoir identifier l'ennemi qui guette en permanence, la mère de la narratrice ressent l'insécurité qui règne dans le village comme une menace persistante. Le malaise provoqué par les disparitions, juxtaposé aux histoires de mort inexpiquée dans le village, ne fait qu'amplifier son sentiment de frayeur. Selon Henri Laborit, « confronté à une épreuve, l'homme ne dispose que de trois choix : combattre, ne rien faire ou fuir » (4). Après avoir compris que combattre un danger voilé est une cause perdue d'avance, conformément à ce que postule Laborit, la mère de la narratrice peut choisir de ne rien faire et de laisser la vie suivre son cours. Mais, choisir cette option c'est avouer sa défaite d'avance et vivre dans la perpétuelle angoisse d'être tôt ou tard victime d'un malheur. Pour protéger sa famille, la mère de la narratrice choisit la fuite en décrétant avec autorité qu'il faut « quitter ce village maudit » (Laborit 97). La fuite ne représente pas une faiblesse, mais au contraire devient l'ultime moyen d'échapper au danger. Donc, après avoir passé six années dans le village, la famille abandonne tout pour « une banlieue de la capitale fédérale » (104).

La banlieue et ses dangers

Après le village, c'est à « Chichester, en banlieue de la capitale fédérale » que la petite famille dépose ses bagages (104). À première vue, la banlieue n'a rien à voir avec le village qui d'après la mère de la narratrice empestait « des odeurs de fumier et de gésiers de poulet bouillis »

(97). Dans ce nouvel environnement, la narratrice est émerveillée, même si elle ressent parfois « la peur de ne pas retrouver [son] chemin » (105). Le bruit qui l'entoure la rassure, « [c'est] un monde où on [a] l'impression d'être protégé » (105). Mais, la protection qui semble régner est une illusion qui ne corrobore pas avec la réalité. L'angoisse, qui habite la narratrice refait surface aussitôt que tout se calme autour d'elle même si elle réside dans une région réputée pour être un lieu où « jamais rien ne se passait, un endroit idéal où habiter, sans souci » (106). Les banlieusards mènent une vie relativement réglée où « tous les élans sont freinés » (107). Petit à petit, la narratrice s'habitue à ce nouvel espace et elle se fait des amies au collège. Tout a l'air idyllique dans ce nouveau cadre urbain jusqu'au jour où, Christine Blondin, la camarade de classe de la narratrice disparaît suivie par d'autres femmes. On ne retrouve pas leurs traces, mais ce sont des ossements humains qui sont découverts « au fond de la rivière » (115). Même si nous ne connaissons pas l'identité des autres femmes disparues, par contre l'élément qui ressort de ces disparitions demeure le fait que Christine Blondin avait un « petit retard » (113). En effet, elle est décrite comme : « quelqu'un dont on voulait préserver la pureté, une sorte d'idiot du village qui n'était pas parfaitement idiot et qui ne flânait pas dans les rues du village. On pouvait lui faire avaler n'importe quoi sur les vedettes de cinéma ou les extraterrestres. [...] Elle avait la bonté des gens qui ne comprennent pas et qui ne pensent pas que l'autre devant soi peut s'avérer mauvais » (113). La description de Christine Blondin met en évidence une certaine naïveté, qui en fin de compte traduit la fragilité de la jeune fille. Dépourvue de méchanceté, elle est incapable de s'apercevoir que l'espace qui l'entoure est investi par des prédateurs qui ne cherchent qu'à satisfaire leur désir de violence en s'attaquant aux femmes vulnérables. La disparition de Christine Blondin nous ramène incontestablement à la question des criminels qui se tapissent

dans l'ombre en attendant d'attaquer la prochaine victime féminine, en l'occurrence celle dont ils pressentent la vulnérabilité.

Évoluant au milieu de tous ces dangers, la narratrice ne peut s'empêcher d'en ressentir les effets. À bout de devoir constamment être sur le qui-vive pour esquiver une menace qui reste cryptique, elle fait une fugue de quelques heures chez son amie, Nathalie. Les signes de sa colère se manifestent ouvertement à travers sa réaction quand elle dit « j'étais en colère, je pleurnichais, je tapais du pied, cette banlieue était maudite, ça ne valait pas mieux que le village, je ne rentrerais jamais chez mes parents » (118). Le comportement de la narratrice est synonyme d'une prise de conscience. En effet, elle réalise son impuissance face à une menace mystérieuse et insaisissable. Pour se mettre à l'abri du danger, la petite famille s'est réfugiée dans la banlieue en espérant que la sécurité y serait plus stricte. Or, finalement la banlieue s'avère une grande déception puisque le danger y est autant présent que dans le village.

L'utopie urbaine

La dernière partie du roman dévoile la narratrice sous un nouveau jour. Contrairement à la petite fille angoissée ou à l'adolescente impuissante, elle se révèle sous l'apparence d'une jeune femme prête à affronter le monde. Confiante et forte de ses expériences passées, la narratrice s'aventure seule à Ottawa malgré les avertissements de sa mère. C'est la première fois qu'un déplacement reflète le choix personnel de la narratrice. Auparavant, elle avait été obligée de suivre ses parents que ce soit dans le village ou la banlieue, où l'environnement familial lui a toujours garanti une protection adéquate contre les dangers de l'espace public. Or, tel n'est plus le cas à Ottawa, où elle passe son temps à « étudier le jour, travailler la nuit, rentrer tard le soir en longeant la rue Somerset comme s'il n'y avait pas de danger » (130). Même si elle vaque à ses occupations quotidiennes, elle est consciente de l'omniprésence du danger qu'elle tend à

occulter. N'empêche que son inquiétude refait surface lorsqu'elle constate les absences prolongées de sa colocataire. Elle réalise que tant que celle-ci n'est pas rentrée, elle demeure exposée aux dangers qui abondent dans l'espace public. Sa crainte est fondée non seulement sur son expérience immédiate, mais aussi sur son vécu profondément marqué par les disparitions d'enfants ou de jeunes femmes.

Dans sa quête pour trouver l'espace idéal, la narratrice quitte son premier logement, qui symbolise une étape transitoire entre la maison familiale et la vraie vie, pour s'installer avec une amie. Ces déplacements volontaires sont effectués afin qu'elle puisse trouver l'espace qui lui soit approprié. Toutefois, ce deuxième déplacement se transforme en une terrible déception puisqu'elle ne parvient pas à s'approprier son espace. Elle se sent comme une intruse en présence du réserviste canadien que son amie ramenait à la maison. Mal à l'aise devant cette présence masculine, la narratrice préfère, en dernier lieu, « quitter l'appartement, puis la ville, puis [a] déserté le pays » (132). Tout comme ses parents qui ont dû changer d'endroits avant de trouver celui qui leur convienne le mieux, la narratrice fait de même. Après avoir quitté le pays, après avoir fait le tour du Michigan et de New York, c'est finalement à Montréal, le lieu de son enfance, que la narratrice décide de rentrer pour finalement déposer ses valises. Elle réalise à la fin que tout endroit se ressemble et qu'il n'existe pas un lieu au monde où la femme est totalement protégée.

Le sujet féminin et l'espace

Rose Amer est indéniablement un récit de l'espace. À travers la quête spatiale de la narratrice, il nous est permis d'explorer l'espace, de le sonder et de l'appréhender en relation avec le sujet féminin. Dès lors, la vulnérabilité féminine se dévoile comme une problématique qui demeure immuable, qu'il s'agisse de l'espace urbain ou rural. Contrairement à l'homme, la

femme demeure celle qui se fait agresser ou attaquer lorsqu'elle se retrouve en situation précaire. Mais, le problème ne se limite pas uniquement à la dimension spatiale puisqu'il adresse plus profondément la domination patriarcale dans la société. Il est incontestable que l'espace, privé ou public, n'offre aucune protection adéquate à la femme. Au contraire, c'est par le biais de la violence genrée que le patriarcat s'attèle à opprimer la femme pour mieux la contrôler. Elle subit le jugement de la société, ou devient la cible de violence, si elle a un comportement qui n'est pas conforme aux attentes et aux valeurs sociales. La violence peut se révéler sous une forme subtile, comme la violence psychologique ou la marginalisation, ou visible à travers les disparitions ou les meurtres. Ainsi, la femme vit constamment sous la frayeur de se faire attaquer, violenter ou tuer. En revanche, l'homme entretient une relation fusionnelle avec l'espace qui l'entoure. En plus de pouvoir s'appropriier l'espace à sa guise, il a la liberté d'y circuler librement, sans tenir compte d'aucune restriction. Alors, il devient évident que l'homme et la femme effectuent des déplacements pour des raisons différentes. Si l'homme se déplace pour mieux profiter de sa liberté et son indépendance, la femme se déplace pour investir de nouveaux espaces afin d'assurer sa protection et celle de sa famille. Cette quête inlassable de la femme est basée sur son désir de trouver l'endroit idéal, l'endroit sécurisant où s'ancrer. Tout déplacement est d'abord perçu comme porteur d'espoir puisqu'il représente une chance pour la femme de prendre un nouveau départ dans sa tentative de s'approprier l'espace et de se mettre à l'abri du danger. Cependant, *Rose Amer* dévoile l'incapacité de la femme à s'enraciner dans un endroit, puisqu'aussitôt qu'elle perçoit l'espace comme étant hostile, le réflexe de survie est de fuir devant le danger. Or, il faut remarquer que tout en demeurant innommable et invisible, le danger qui est toujours prêt à frapper, erre insidieusement dans les interstices de l'espace rural ou urbain. Toutefois, en dépit de toutes ces menaces sur son chemin, la femme ne se lasse jamais de

poursuivre sa quête du lieu idéalisé. Après avoir vainement tenté de s'appropriier l'espace lors de son parcours migratoire, la narratrice de *Rose Amer* retourne à Montréal, son point de départ, en comprenant qu'il n'existe nulle part au monde un endroit où la femme puisse se sentir totalement protégée contre les prédateurs. En somme, malgré tous les efforts déployés pour assurer la sécurité de la femme dans l'espace qui nous entoure, malgré l'urbanisation et les progrès accomplis, la femme demeure toujours vulnérable.

Ouvrages cités

Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France, 1970.

Bazin, Jérôme. « La construction des espaces privé et public par l'art communiste en

RDA », *Histoire@Politique*, vol. 7, n° 1, 2009, pp.5-5.

www.cairn.info. 29 mar. 2017

Chapman, Rosemary. « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes

littéraires Québécois » *Recherches féministes* vol. 10, n° 2, 1997, pp.13-26.

<https://id.erudit.org/iderudit/057933ar>. 28 mar. 2017.

---. *Sitting the Quebec Novel*. Peter Lang, 2000.

De Certeau, Michel. *L'invention du quotidien*. Tome 1. Paris : Union Générale d'Éditions, 1980.

Delvaux, Martine. *Rose Amer*. Montréal : Hélotrope, 2009.

Elbaz, Robert et Françoise Saquer-Sabin. *Les espaces intimes féminins dans la littérature*

maghrébine d'expression française. Paris : L'Harmattan, 2014.

Foucault, Michel. *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard, 1975.

Gould, Karen. « Femme/ville/histoire : transformations urbaines dans *Laurence de France*

Théorêt » dans Louise Dupré, Japp Lintvelt et Janet M. Patterson (dir.), *Sexuation,*

Espace, Écriture : La littérature Québécoise en transformation. Québec : Éditions Nota

Bene, 2002.

Hacker, Friedrich. *Agression : violence dans le monde moderne*. Zurich : Calmann-Levy, 1972.

Havercroft, Barbara. “ (Un)tying the knot of patriarchy : agency and subjectivity in the

autobiographical writings on France Théoret and Nelly Arcan, ” dans Julie Rak (dir.)

Autobiography in Canada : Critical Directions. Waterloo : Wilfrid Laurier University

Press, 2005, pp. 207-234.

Laborit, Henri. *Éloges de la fuite*. Paris : Gallimard, 1985.

Lepage, Élise. *Géographie des confins : Espace et écriture chez Pierre Morency, Pierre Nepveu et Louis Hamelin*. Ottawa : Les Éditions David, 1996.

Moles Abraham A. et Elisabeth Rohmer. *Psychologie de l'espace*. Tournai : Casterman, 1972.

Morgan, Ceri. “‘Urbs, ‘Urb Girls, and Martine Delvaux’s *Rose Amer*.” *Quebec Studies journal*, vol. 68, 2019, pp. 81-100.

Saint-Jean, Armande. *Pour en finir avec le patriarcat*. Montréal : Les Éditions Primeur, 1983.

Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. Paris : Denoël, 1986.